

Cependant, la fonction de surseoir à la réalité de la mort que détient « une histoire au coin du feu » prend toute sa dimension tragique quand les narrations répétées par de vieilles voisines cherchent à noyer l'attente d'un père soldat que chaque train pourrait ramener. Alors que pour la jeune mère « *c'est dans l'obscurité que vient celui qui est mort d'avoir reçu un éclat d'obus dans le cœur. C'est dans l'obscurité que vient le rêve couleur de sang.* »

Bien que ces nouvelles aient été écrites dans les années 70, cette thématique leur donne une triste actualité avec la guerre du Golfe et ses conséquences de deuils interminables et d'enfermement d'un pays dans la misère et le délabrement. Pour autant, ce qui les sauve d'une noirceur totale, c'est la poésie indéniable des descriptions de Mohammad Khodayyir, où l'on sent sa connaissance profonde et sensible de la nature irakienne, imprégnée par l'eau des fleuves et des marais.

Quant à son art, il se situe essentiellement dans ce glissement imperceptible entre la réalité et l'imaginaire, qui nous fait basculer dans le fantastique sans que l'on sache comment. A l'image de ce personnage de peintre qui, au soir de sa vie, confond ses souvenirs et la matière de ses tableaux, mélangeant les époques et les dignitaires du régime ottoman avec ceux d'aujourd'hui. Ailleurs, ce sont les objets inanimés qui se mettent en branle à un moment donné, mus par les désirs d'un observateur silencieux, qui peut aussi bien être le lecteur fasciné. A cet égard, la nouvelle intitulée « Hurlement » est remarquable dans ce jeu qui consiste à brouiller les limites entre les choses et les êtres vivants, à travers une créature monstrueuse née au sein d'un tas de ferraille.

Il s'avère ainsi que les figures du royaume noir sont toutes celles qui hantent une réalité grise et sans ouverture autre que celle de l'imaginaire, qui, en donnant forme à l'insondable, lui permet de devenir vivable. Et c'est en poète que l'auteur touche à ces rêveries extraordinaires.

—SALOUA BEN ABDA

AHMED ABODEHMAN. *LA CEINTURE*. PARIS, GALLIMARD, 2000, 141 p.

Avec ce roman, la littérature francophone s'enrichit d'un apport original, celui d'une voix issue des contrées de l'Arabie profonde, d'un village des hautes montagnes de l'Assir. L'auteur, Ahmed Abodehman, est le fils d'une tribu qui se dit parmi les plus nobles d'Arabie, tribu dont il connaît par cœur la généalogie. Son itinéraire singulier est sans doute un des multiples effets de la mondialisation qui brasse et croise les destins et les langues, et oblige à des échanges non seulement monétaires et économiques, mais aussi de valeurs culturelles, ce qui est autrement plus bouleversant.

Ce roman s'inscrit pleinement dans ces opérations de transmutations et de substitutions entre les signes d'une culture locale particulière et ceux de la langue et culture françaises, porteuses de valeurs plus dominantes. Son sujet explore les modalités de ce passage du village au monde qui coïncide, pour le narrateur, avec le passage de l'enfance à l'âge adulte. Roman autobiographique donc, qui ne se retourne pas sur le passé pour le creuser mais pour l'échanger en le racontant et en l'offrant au lecteur français, ainsi qu'aux siens, même s'ils ne sont pas en mesure de le lire et de le comprendre. A ces derniers, il adresse le message suivant : « *J'écris pour leur dire que d'autres me comprennent, nous comprennent beaucoup plus que nous-mêmes.* »

D'emblée, le livre se place au sein d'un système basé sur le don ; car il s'agit là d'un acte essentiel pour les habitants de ce village où un ordre ancestral règle les échanges entre une tribu et l'autre, selon sa place dans la hiérarchie, ainsi qu'avec tout étranger. Extrêmement codifiées sont également les relations d'alliance avec les mariages endogamiques qui établissent un réseau parental très complexe dont le narrateur enfant doit maîtriser les rouages. Cela fait partie des principaux savoirs sociaux transmis dans ce village, ces degrés de parenté, ces appartenances et cousinages entre familles souvent plusieurs fois recomposées. Ainsi, le héros a plusieurs sœurs et demi-sœurs auxquelles il attribue des fonctions différenciées, ce qui nuance d'autant

plus ses rapports avec eux : « *ma sœur-ma mémoire* », « *ma sœur que j'aime* », « *ma sœur-moi* », « *ma sœur-mère* », etc. Car derrière les liens de sang, les individus tissent une autre trame relationnelle, qui donne aux échanges une touche personnelle unique et toute la variété des vies affectives individuelles, où l'on s'aperçoit que tout n'est pas réglé selon un principe unique, celui d'un « nous » tribal et communautaire. Les femmes, par exemple, peuvent dans certains cas se montrer plus valeureuses et courageuses que leur mari. Ce dernier sera alors désigné par l'expression « *la femme de sa femme* », sans être rejeté ni méprisé, tolérance permettant de moduler des exigences de virilité parfois trop brutales.

La découverte de toutes sortes de formules par le narrateur nous entraîne dans l'univers savoureux d'expressions d'un groupe social pour qui les mots ont surtout un pouvoir expressif et poétique ; monde encore enchanté qui imprime à la langue française ses correspondances poétiques. Dans ce village, tous font de la poésie sans le savoir. Dans leur langage quotidien, il y a cet amour de la poésie que cette conception de la mère du futur écrivain illustre bien : « *Seule la poésie est capable de donner aux êtres et aux choses leur couleur. L'eau a gardé une puissance et une énergie poétiques que seuls les poètes peuvent deviner. Surtout l'eau que nous avons dans les yeux, où se reflètent, sous de multiples couleurs, ce que nous sommes en réalité.* » Voilà pourquoi l'enchantement de l'enfance coïncide avec celui de tout ce village suspendu au ciel. Et ce lyrisme introduit les enfants dans une culture où le rythme est la première raison d'aimer la vie : « *Les enfants naissent baignés des chants qui imprègnent leur peau et restent gravés en eux.* » Ils grandissent bercés par les légendes diverses qui ordonnent une vision du monde particulière et transmettent les valeurs essentielles : fraternité, hospitalité, courage.

L'auteur nous transmet quelques-uns de ces récits mythiques qui font figure ici de documents ethnographiques à côté des histoires où la mère du narrateur réinvente l'origine du monde et de l'amour à sa manière. Ainsi, ce roman est celui de la sortie de l'enfance, du déta-

chement progressif hors du royaume enchanté avec lequel le lien se maintiendra néanmoins par le biais des poèmes appris par cœur. De là date l'amour du héros pour les mots, lui qui découvre à l'école un vocabulaire riche et nouveau : « *J'acquis ainsi un vocabulaire dont je ne connaissais pas le sens et qui ne m'était d'aucune utilité au village, mais cela émerveillait mon professeur de rédaction, qui incita mon père à m'acheter des journaux pour que je puisse pratiquer ce qu'il appelait la lecture libre.* » Ce qui le conduira plus tard à devenir journaliste.

Attentif à la continuité entre sa vie actuelle et celle des hommes de sa tribu, l'auteur a l'art de tisser des liens entre ce qu'il a été et ce qu'il est devenu, depuis son village jusqu'à Paris. C'est dans cette perspective qu'il introduit son livre dans une opération de change où l'argent donné par l'éditeur est envoyé aux sœurs « *qui le transformeraient en chants pour le village* », et qu'il reçoit en héritage la fameuse ceinture de Hizam, son père spirituel. Ce personnage haut en couleur, intransigeant gardien des traditions, est rigide à toute nouveauté. Pour lui, par exemple, un homme sans barbe n'est pas un homme, et surtout ce qui le perturbe c'est que les changements ébranlent les positions respectives du masculin et du féminin.

Le roman entrecroise les itinéraires de l'ancienne génération et ceux des jeunes, à travers toutes sortes d'épisodes cocasses sur le décalage entre les uns et les autres. Jamais grave, le ton dédramatise les bouleversements et les transformations des êtres, avec le même humour qu'on retrouve dans des parallèles insolites comme celui-ci : « *Nous avions une ânesse, très belle, l'équivalent aujourd'hui d'une Ferrari ou d'une puissante moto de course.* » Les possessions du passé, loin d'être dévalorisées et rejetées, sont au contraire mises en avant et réévaluées, une fois replacées dans leur contexte.

En ce sens, *La Ceinture* est bien le roman de la transmutation des valeurs du village en valeurs du monde moderne, comme il est celui de la traduction de poèmes et légendes en texte imagé dans une autre langue.

—S. B. A.